

Introduction – L’articulation de la phénoménologie et de l’herméneutique chez Paul Ricœur

Marc-Antoine Vallée

Collège Édouard-Montpetit (Canada)

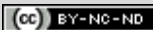
Paul Marinescu

Institut de philosophie Alexandru Dragomir/Société roumaine de phénoménologie

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 14, No 1 (2023), pp. 1-4

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2023.632

<http://ricœur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Introduction – L’articulation de la phénoménologie et de l’herméneutique chez Paul Ricœur

Marc-Antoine Vallée

Collège Édouard-Montpetit (Canada)

Paul Marinescu

Institut de philosophie Alexandru Dragomir/Société roumaine de phénoménologie

Il n’échappe à aucun lecteur de Ricœur que la phénoménologie et l’herméneutique occupent une place centrale dans son œuvre, et plusieurs commentateurs s’y sont évidemment intéressés de près. Il est cependant loin d’être certain que la question de leur articulation soit pour autant définitivement close. Comme en témoignent les articles rassemblés dans ce numéro, de par sa complexité, ses multiples facettes et son évolution à travers l’œuvre de Ricœur, il reste encore beaucoup à dire et à penser au sujet de cette articulation, qui est à la fois pour le philosophe objet de réflexion et approche ou méthode appliquée à divers phénomènes.

Avant même d’entrer dans cette articulation, il y a d’abord la phénoménologie elle-même, plus particulièrement la phénoménologie de Husserl, dont l’étude, la traduction et le commentaire occuperont Ricœur pendant des années. Malgré les critiques et les prises de distance qui viendront, l’œuvre de Husserl demeurera pour Ricœur la grande référence avec laquelle toute phénoménologie devra s’expliquer. Puis il y a aussi l’herméneutique elle-même, celle de Schleiermacher et celle de Dilthey bien sûr, où se posent les questions de méthode et de la spécificité de certains modes de compréhension et d’interprétation. Enfin, il y aura la découverte d’une intelligence philosophique plus radicale de l’herméneutique avec Heidegger, ainsi que ses échos théologiques dans l’œuvre de Bultmann.

C’est à partir de ce double héritage que Ricœur s’efforcera de concevoir la nécessaire rencontre de la phénoménologie et de l’herméneutique, d’un point de vue philosophique, comme Heidegger l’avait réalisé avant lui et comme Gadamer tâchait de le faire au même moment. Lorsqu’on essaie de comprendre la façon dont Ricœur a su articuler phénoménologie et herméneutique dans son œuvre, deux termes-clefs peuvent servir d’indicateurs : l’hérésie et le détour.

Concernant le premier terme, c’est une brève affirmation de Ricœur – faite dans les années 1950, reprise par lui-même dans différents contextes et longuement discutée par l’exégèse – qui est devenue la référence obligée : « [...] la phénoménologie au sens large, soutient-il, est la somme de l’œuvre husserlienne et des hérésies issues de Husserl. » C’est un propos qui fera école, en posant à la fois l’œuvre de Husserl comme l’orthodoxie à laquelle on se réfère pour savoir ce que l’on fait en phénoménologie et la tâche risquée de s’en écarter pour penser autre chose, ou autrement. En ce sens, ce propos nous invite à explorer dans la phénoménologie de Husserl plutôt des « dérivations latérales », des chemins ouverts et ensuite abandonnés, que le noyau dur de l’idéalisme transcendantal. En déplaçant l’attention des ambitions de Husserl de fournir une *prima philosophia* vers la compréhension de la phénoménologie comme une méthode descriptive ouvrant

sur les choses elles-mêmes, c’est un tout autre champ de recherche qui se révèle. Il s’agira alors pour Ricœur, via différents ajustements et recalibrages théoriques préliminaires, de faire ressortir la fécondité d’une articulation « hérétique » de la méthode phénoménologique avec l’herméneutique.

Ces remaniements à travers lesquels pourra s’opérer la « greffe » de l’herméneutique sur la phénoménologie trouveront dans le « détour » – le second mot-clé considéré ici – leur expression la plus saillante. « Le détour », volontiers emprunté, voire recherché pour lui-même par Ricœur, résume d’abord la réplique du philosophe au mouvement de « dérégionalisation et radicalisation » entamé par l’herméneutique ontologique de Heidegger et de Gadamer, notamment par leur façon commune de considérer la compréhension comme une manière originale d’être au monde. Tout en se réclamant des mêmes fondements, Ricœur préfère cependant donner à ce mouvement une tournure réflexive et critique par laquelle il garde articulées, l’une sur l’autre, compréhension et interprétation, perspective ontologique et dimension épistémologique, mode d’être et mode de connaissance. C’est une approche nécessaire, qui vise à prendre une distance par rapport à certains présupposés de la phénoménologie husserlienne : en effet, au lieu de parier comme celle-ci sur « l’immédiateté, la transparence et l’apodicticité » du cogito cartésien, l’herméneutique emprunte la voie longue et s’arrête sur les figures historiques d’un sujet incarné qui se meut dans un univers langagier déjà interprété.

Mais cette articulation de l’herméneutique à la phénoménologie prendra différentes formes à travers le développement de l’œuvre de Ricœur. L’article de **Jean Grondin** a le mérite de porter attention à la nature et aux raisons du tournant herméneutique initial, en 1960, puis des retournements et détours successifs qui redéfiniront à chaque fois l’approche et les visées de Ricœur. Jean Grondin nous rappelle que le premier tournant opéré dans *La symbolique du mal* reposait d’abord et avant tout sur la volonté de répondre à la perte du sacré qui caractériserait la crise de la modernité, en permettant à l’homme de retrouver un contact au sacré par une réappropriation de ses signes et symboles oubliés. Il souligne cependant que cet ambitieux projet n’a pas été mené à terme par Ricœur, sans doute en raison du caractère aporétique de cette réappropriation visant à déboucher sur une (impossible ?) seconde naïveté. Il propose de comprendre les détours herméneutiques des années successives vers la psychanalyse, le structuralisme et la critique des idéologies, à la lumière de ce projet abandonné, la recherche d’une seconde naïveté étant délaissée notamment au profit d’une dialectique nouvelle de la confiance et du soupçon. Toutefois, s’interroge Jean Grondin, l’abandon de cette visée et l’option en faveur de la voie longue, dans laquelle les détours se multiplieront, n’exposent-elles pas la démarche de Ricœur au risque de perdre de vue un but précis à atteindre ? Par ailleurs, est-ce à partir de ce cheminement, fait de tournants et de détours constants, qu’il faut comprendre la dernière herméneutique de Ricœur comme une pensée de l’inachèvement ?

Questionner le rôle joué par la distanciation dans l’articulation de la phénoménologie et de l’herméneutique pourrait être une tâche relevant d’une approche soi-disant immanente de la pensée ricœurienne. Et l’article de Ricœur « La fonction herméneutique de la distanciation » est probablement le premier qui se présente à l’esprit, avec son accent sur la dimension paradigmatique du texte. Mais ce thème de la distanciation peut aussi bien devenir le fil directeur d’une interprétation qui ouvre la pensée de Ricœur de manière novatrice et substantielle à des questions déterminantes, prouvant une fois de plus son actualité, comme le fait **Gert-Jan van der**

Heiden dans son article. Ici, l'auteur tâche de mettre l'herméneutique ricœurienne en dialogue avec les théories littéraires post-critiques de Felski et Sedgwick et le nouveau réalisme de Meillassoux et Harman, les conduisant vers une relation entrelacée, herméneutiquement riche. Ceci est d'autant plus significatif que les deux orientations semblent être animées par des intentions contraires. D'un côté, il y a la théorie de la distanciation de Ricœur entendue comme un contrepoids à l'accent dominant qui est mis par Heidegger et Gadamer sur l'appartenance au niveau de la constitution de l'expérience herméneutique. De l'autre, il y a la préoccupation du nouveau réalisme de retrouver des formes d'attachement au cœur même de notre rapport au réel, en réaction contre les théories critiques qui tendent à imposer, dans le paysage des débats contemporains, la suspicion généralisée comme la nouvelle norme. En effet, le but de l'auteur est de susciter une rencontre entre les deux approches, qui peut avoir un effet mutuellement prolifique. Ainsi, le nouveau réalisme et les théories post-critiques pourraient apprendre de Ricœur que le doute hyperbolique mené par les théories critiques ne peut être contré uniquement en récupérant diverses significations de l'attachement ; il faudrait également ouvrir ce dernier à une dialectique correctrice avec la distanciation, engageant de cette manière un entrelacement entre confiance et méfiance. Alors que l'herméneutique ricœurienne gagnerait de cette rencontre un incitatif à retourner à sa condition phénoménologique, dans le sens d'un déplacement de regard : de la *Schriftlichkeit*, de la textualité, vers la *Sache*, la chose qui nous importe.

L'herméneutique ricœurienne peut être comprise, comme nous l'avons déjà vu, comme un correctif de la phénoménologie de Husserl, notamment de son idéalisme transcendantal. Ricœur ne se contente pas de critiquer la phénoménologie en tant que doctrine philosophique, il l'approfondit en dévoilant ses présupposés herméneutiques. Mais la direction de cette analyse ne pourrait-elle pas être inversée, de sorte que certaines théories de Ricœur puissent gagner en profondeur par un questionnement en retour venant de Husserl, plus précisément en adoptant certaines de ses vues spécifiques ? C'est bien la clé d'une lecture percutante que **Pol Vandeveld** lance dans son article. Au centre de cette interprétation, se trouve la problématique de l'imagination et son rôle dans l'articulation de la fonction mimétique du récit historique. Ainsi, la théorie des trois grands genres du Même, de l'Autre, de l'Analogue, par laquelle Ricœur tente d'expliquer, dans *Temps et récit*, les relations entre le discours narratif et l'événement, découvre de nouvelles dimensions à la lumière des analyses de Husserl sur le « contenu sensible de l'imagination », soit le *phantasma*. Si la question directrice de l'approche de Vandeveld insiste sur un aspect essentiel – en quel sens le récit est-il analogue au réel, en quoi consiste le poids ontologique du récit –, la réponse réside dans un seul mot : l'imagination. C'est bien elle, souligne l'auteur, qui est le véritable *logos* de l'*analogon* ; c'est toujours l'imagination qui médiate notre accès au réel et qui peut produire une « quasi-objectivité », en intervenant au cœur de la perception ou même en rendant une perception possible. Sous cet angle, le pouvoir du monde du texte de transformer le monde du lecteur semble tenir essentiellement au *phantasma* que le récit suscite. En d'autres mots, l'espace de refiguration mimétique du récit tourne autour du *phantasma* – analogue aux sensations à la base de la perception d'un événement – et, à travers cet artifice, le lecteur est capable de voir *et* de comprendre, sur le mode du « comme si », ce qui s'est réellement passé.

L'article de **Sylvain Camilleri** s'intéresse à la façon dont l'expérience religieuse pose des défis particuliers à l'articulation ricœurienne de la phénoménologie et de l'herméneutique. À partir d'une analyse détaillée du texte de Ricœur intitulé « Expérience et langage dans le discours religieux » (1992), il tâche de faire ressortir une tension importante chez Ricœur entre

phénoménologie et herméneutique dans la confrontation au phénomène de l’expérience religieuse afin de le décrire, le saisir et l’interpréter adéquatement. Cette tension s’exprime notamment à travers l’idée d’une possible « subversion » de la phénoménologie par l’herméneutique, pointant dans une tout autre direction que la célèbre métaphore de la greffe. Selon Sylvain Camilleri, l’approche de Ricœur en viendrait à faire prévaloir une herméneutique de la religion insistant sur les diverses médiations langagières, culturelles et historiques, selon la logique de la voie longue, et contestant la possibilité même d’une saisie du phénomène religieux dans son universalité. L’auteur y discerne une forme de « violence » de la raison herméneutique à l’endroit de la phénoménologie. Elle consiste dans le fait de sous-estimer les capacités de la phénoménologie à fournir une véritable élucidation originnaire de l’expérience religieuse à partir d’intuitions herméneutiques du vécu religieux, comme le proposait le jeune Heidegger.

Samuel Lelièvre, pour sa part, questionne la façon dont la greffe ricœurienne de l’herméneutique sur la phénoménologie a été comprise et critiquée par certains auteurs contemporains, en partant soit de la phénoménologie – comme dans le cas de Claude Romano –, soit de l’herméneutique – avec Denis Thouard. Il fait ressortir, dans les deux cas, à la fois l’intérêt et les limitations caractéristiques de ces interprétations. À son avis, la lecture proposée par Claude Romano a tendance à effacer toute distinction entre phénoménologie et herméneutique, puis à rapprocher à tort l’herméneutique de Ricœur d’un certain idéalisme linguistique. L’interprétation de Denis Thouard, quant à elle, sous-estimerait notamment la capacité de l’herméneutique ricœurienne du soi à concevoir autre chose qu’un « sujet faible » qui serait dépourvu d’un véritable principe d’autonomie, du fait d’un héritage heideggérien trop marqué. Afin d’aller au-delà de ces limitations problématiques, Samuel Lelièvre fait valoir l’importance de penser plus adéquatement la place et le rôle de l’articulation de la phénoménologie et de l’herméneutique dans le cadre du projet d’anthropologie philosophique qui anime l’œuvre de Ricœur, en tenant compte des différents moments de son évolution et de l’originalité de ce qui y est développé.

En somme, les articles rassemblés dans ce numéro montrent bien l’actualité renouvelée de la question cruciale de l’articulation de la phénoménologie et de l’herméneutique dans l’œuvre de Paul Ricœur, ainsi que la diversité et de l’importance des enjeux que cette question soulève. Nous tenons à remercier, en terminant, les auteurs de ce numéro d’avoir répondu à notre appel et proposé des contributions de grande qualité. Nous remercions également Jean-Luc Amalric et Ernst Wolff pour leur invitation à réaliser ce numéro, ainsi que pour leur confiance et leur aide tout au long du processus de sélection, d’évaluation et d’édition des articles. Nous leur exprimons, ainsi qu’aux auteurs, toute notre reconnaissance.